

# M. d'Iberville et son Sauvage...

DIALOGUE DRAMATIQUE

tiré de l'entretien, le 6 novembre 1687, du gouverneur de la Nouvelle-France, Jacques-René de Brisay de Denonville, avec Pierre Le Moyne d'Iberville, dans le roman, *Le Voyage du Nord - II - De Poitiers à Orléans 1688 - D'Iberville et l'Iroquois*.

Montréal 2017  
format PDF  
ISBN 978-29816617-8-4

© gabriel-pierre ouellette

## NOTE SUR LE TITRE

Le titre de ce dialogue se trouve deux fois de suite, sauf le *et*, dans un extrait du journal écrit par le chevalier de Surgères, capitaine, à bord du voilier, *le Marin*, le 14 février 1699, près des bouches du Mississippi : *M. d'Iberville, son Sauvage et le Père Anastase au long de la terre ayant fait une demy-lieue, M. d'Iberville et son Sauvage aperceurent trois Sauvages. Ils les poursuivirent; voyant qu'ils ne pouvoient pas les joindre, etc.*

## LES PERSONNAGES ET LE LIEU

Québec, le 4 novembre 1687. Dans le fort Saint-Louis. Au fond de la pièce au plafond bas, une fenêtre carrée, percée dans la maçonnerie, est entrouverte. Elle donne sur les fortifications de Québec; on voit à peine, plus bas, les quais et les eaux du fleuve Saint-Laurent. Les murs sont nus. Le gouverneur général de la Nouvelle-France, Jacques-René de Brisay de Denonville est assis derrière une table Louis XIII que sa mère lui a donnée à son départ en exil, comme elle appelle la Nouvelle-France. Sa perruque le fait ressembler, bien sûr, aux courtisans de Louis XIV ou aux personnages de Molière; il a 50 ans. Devant lui, dans un fauteuil en bois, Pierre Le Moyne d'Iberville, cheveux longs et bouclés, est habillé comme les pirates au cinéma. Il pourrait préfigurer un personnage de Hugo ou de Dumas. Le lendemain, il commencera une traversée de l'océan Atlantique, qui durera de trois semaines à un mois, pour ensuite traverser la France, de Rochefort à Versailles, et quêter en quelques minutes d'entretien un voilier auprès du secrétaire de la Marine. Il a 26 ans.

L'atmosphère semble tendue, mais à tout moment pointe un côté bon enfant qui pourra plaire à certains, mais enlève aussi à la scène une allure solennelle ou pompeuse à la Montherlant que d'autres auraient pu préférer, pour y retrouver l'austérité puritaine ou le panache espagnol dont on aime souvent draper les épisodes historiques.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Je regrette. Je ne peux libérer un Iroquois condamné aux galères. Il sera mis aux fers, comme les autres déjà transbordés en France.

**Le Moyne d'Iberville**

Il n'y est pas encore. On a le temps d'en discuter.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Il n'en est pas question. Il y sera dans un mois. Je l'ai moi-même combattu sur les rives du lac Ontario, fait prisonnier et condamné. Si sa maladie lui a valu de ne pas être convoyé plus tôt, il a maintenant repris des forces. On l'embarque demain sur le voilier que vous prendrez vous-même pour Rochefort.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Pourquoi le mettre aux fers ? Vous craignez qu'il s'évade en pleine mer...?

**BRISAY DE DENONVILLE**

C'est qu'il n'y a rien votre épreuve, à vous, comme aux Iroquois. Il suffit d'être là où il le faut, la nuit, sur le fleuve ou même au beau milieu du golfe, pour plonger à l'eau, libre comme l'air, ou sauter dans un canot que deux ou trois complices ont approché du navire... Je me suis laissé dire que vous en avez fait de semblables, et de plus risquées, à la grande baie du nord.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Il ne s'enfuirait pas. Je m'en porte garant.

**BRISAY DE DENONVILLE**

À vous entendre, je devrais en faire tout autant. Mais à Versailles, seraient-ils d'humeur à supporter qu'on traite avec aussi peu de prudence, aussi peu de justice punitive les guerriers d'une nation qui nous attaquent avant l'aube, par surprise, dans nos champs, nos villages, nos moulins, à chaque tournant de rivière, en n'y laissant que des crânes ensanglantés aux yeux désespérés ? L'univers entier ne comprendrait pas notre mansuétude, et nous vouerait aux gémonies, monsieur Le Moyne. Nous savons ce que les Iroquois font de leurs prisonniers. Ils les traînent à leurs poteaux pour en faire autre chose que de simples captifs enchaînés dans une cale pour quelques semaines, avant de se trouver sous le soleil de Marseille et de la Barbarie. Vous en connaissez beaucoup d'Iroquois qui un bon matin, en trouvant un Français ou même un Anglais attaché au pied d'un grand chêne, voudraient le libérer des racines qui lui ligotent les mains et les chevilles, et partir avec lui pour un long voyage au pays de leurs ancêtres ou, pourquoi pas, jusqu'à la mer de l'ouest ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Vous faites de l'ironie.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Je sais. Vous préférez la placidité cruelle des Sauvages à mes jeux de mots innocents.

**LE MOYNE D'IBERVILLE, *en souriant***

Ce que j'appellerais plutôt leur force tranquille. Quand j'étais dans les hauteurs du pays avec mes frères, et vos soldats...

**BRISAY DE DENONVILLE**

Mes soldats étaient avec moi, cette année, au fort Frontenac.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Il y en avait aussi avec nous.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Le chevalier de Troyes les a ramenés avec lui, l'an dernier.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Il est reparti avec son détachement, mais il m'a laissé une quarantaine des soixante-dix Canadiens qui étaient sous ses ordres...

**BRISAY DE DENONVILLE**

Vous n'aviez donc plus de soldats français.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Les Canadiens n'étaient pas des soldats ?

**BRISAY DE DENONVILLE**

Ces quarante n'étaient pas des militaires, mais des miliciens payés par vos marchands.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Voudriez-vous que je mette dans la balance ce que font nos marchands dans la neige, les branchages et les rivières de roches, pour garder français ce bout du monde, aussi perdu que la mer de l'ouest ?

**BRISAY DE DENONVILLE**

Laissons-là. Vous disiez que là-haut avec vos soldats...

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Je ne sais plus.

**BRISAY DE DENONVILLE**

La force tranquille des Sauvages.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

J'y suis. Eh! bien, ils nous apportaient de quoi manger, de quoi vivre, et sans faire de manières.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Je vous ai envoyé des vivres, mais vos rivières étaient à sec. De l'autre versant de la rivière Saguenay, impossible de faire descendre des barges jusqu'à la baie du nord, en tout cas, jamais par la Nemiskau.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Je sais. En revenant ici, je voulais la remonter pour descendre la Saguenay, mais j'ai dû passer par l'ouest.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Toujours l'ouest, monsieur Le Moyne...?

**LE MOYNE D'IBERVILLE, *qui s'emporte un peu***

Oui, toujours l'ouest, monsieur le gouverneur, et les Sauvages nous en parlent, quand on prend le temps de les écouter. Ils ont été comme mis au monde pour donner des yeux, des mains et des pieds à ce pays. Sans eux, on n'aurait jamais cru que les mêmes hommes pouvaient se trouver partout à la fois, dans ses forêts et sur ses lacs, tant dans les glaces du nord, qu'à des milliers de lieues plus au sud ou plus à l'ouest, presque jamais là où ils étaient, la veille ou l'année d'avant, ou la première fois qu'on les a vus. Le pays ne leur appartient pas de la façon que la France nous appartient...

**BRISAY DE DENONVILLE**

Le Canada appartient à la France, je veux bien, mais est-ce que la France appartient aux Canadiens, monsieur Le Moyne ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE, *un peu interloqué***

Nous en parlerons une autre fois, monsieur le gouverneur. Tiens! Pourquoi pas au prochain concours oratoire des jésuites... Mais si je dis que le pays ne leur appartient pas, c'est qu'ils ne le possèdent pas de la façon dont par exemple les Îles britanniques appartiennent aux Anglais. Ils le parcourent tellement de long en large qu'au bout du compte, ce sont eux qui se font à lui, qui lui appartiennent. Ils ne fondent pas de ville comme Paris ou Rochefort. Ils en habitent déjà une dont les rues, les venelles, les impasses sont des rivières et des lacs. Oh! ne vous méprenez pas. Je n'aime pas leurs bouts de calumet gluant de bave ni leur sagamité qui me ruinent les boyaux, mais nous avons besoin d'eux pour ne pas toujours recommencer à zéro, et il s'adonne qu'aujourd'hui, à Québec, j'ai besoin de connaître cet Iroquois. Il se débrouille en français, il est chrétien et surtout il est né onontagué, et les Onontagués sont nos alliés depuis belle lurette, je ne vous l'apprends pas.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Votre Iroquois a aussi voyagé avec une autre bande de jeunes guerriers qui, eux, sont des Tsonnontouans, nos ennemis iroquois de toujours. Je ne vous l'apprends pas non plus. Ils ont fait des razzias autant à l'ouest chez les Illinois que par le fleuve, chez nous, sur l'Outaouais et jusqu'à Montréal.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Mon Iroquois, comme vous dites, s'est marié avec une Tsonnontouan. Il connaît donc la famille, le clan et par le fait même la tribu des Tsonnontouans, oui, nos ennemis de toujours. Ils lui ont seriné les oreilles de toutes les raisons qui les font nous détester et préférer les Anglais du sud avec ce Dongan, le gouverneur de New York, mais par sa naissance chez les Onontagués, il connaît nos façons de penser, de prier, et il sait parler français, bien mieux que

les Français ont jamais parlé l'iroquois. J'ai même appris qu'en prison, il s'est mis à lire un livre de messe.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Qui a pu lui donner ça ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

On ne sait pas quoi faire avec eux, alors, on les amène à la chapelle, presque de force. Il a trouvé un petit livre noir qui traînait sur un banc. Vous connaissez beaucoup de gens qui lisent, autour de vous ?

**BRISAY DE DENONVILLE**

Je vous vois venir. Vous en ferez bientôt un poète ou un petit marquis.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Riez, riez. Et il n'arrête pas de poser des questions, ce que vous trouverez sûrement idiot. Il s'intéresse même à ce qu'on peut faire avec une plume. Sa grande surprise, en prison, a été de voir des hommes avec une plume et du papier faire des listes, noter qui entre, qui sort, qui a acheté quoi... Mais je reconnais que je suis étonné qu'il n'en ait pas déjà vu.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Je vous écoute, monsieur Le Moyne. Je vous écoute avec attention. Mais il y a des ordres que je dois exécuter. Et en vous écoutant, je pense aussi à ce qui se passe à Versailles, chez le secrétaire de la Marine, où l'on n'a qu'une chose à l'esprit, humilier l'Iroquois, lui montrer qui est le plus fort, que ce sont nous, les Français, qui désormais gouvernons le commerce et les relations avec les tribus du sud et de l'ouest. Et qui se présente devant moi, aujourd'hui ? Un fils du pays qui, si je l'entends bien, est prêt devant toute la société du prochain bateau en partance, à faire d'un Iroquois ennemi, son compagnon. Messeigneurs, mesdames, le compagnon de voyage du



commandant des forts de la baie d'Hudson! Vous devrez vous expliquer, vous ne pensez pas ? Comment allez-vous présenter cette étrange attitude, ces nouvelles dispositions d'esprit en opposition radicale avec la politique que nous tenons depuis des mois, sinon des années, face aux villages iroquois ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Il aura beau ne plus avoir de fers aux pieds dans le fond d'une cale puante, il connaîtra encore son lot d'humiliations sur le pont du voilier. Ce n'est pas ce que j'appelle mettre un Iroquois sur le pavois. Je craindrais plutôt qu'on le prenne pour mon valet, autant en mer, que dans les villes de France que nous traverserons.

**BRISAY DE DENONVILLE**

*Il a marché jusqu'à la fenêtre, et se retourne avec un drôle de sourire.*

Ce serait un peu... Que dis-je ? Ce serait le cas. On l'humiliera encore plus; sans aucune gloire, il sera considéré comme le chien de son sauveur.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Et pourtant, je n'ai aucune crainte de la sorte. Je dirais même que je serais autant son valet qu'il serait le mien.

**BRISAY DE DENONVILLE,**

*cette fois, un sourire de triomphe aux lèvres*

Allez expliquer cette nouveauté aux gens du bateau ou mieux encore à ceux de la Marine royale. Messieurs, je veux des navires pour aller tuer à la baie d'Hudson des marchands anglais, les bons amis de mon valet, l'Iroquois! Et vous pourrez ajouter qu'il était condamné aux galères par Denonville de Montbazillac.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Les Français ne connaissent rien aux affaires de la colonie, et ils sauront

encore moins qu'il a été fait prisonnier au fort Frontenac. Pour eux, vous le savez mieux que quiconque, une victoire contre des Indiens n'est qu'une escarmouche au milieu de mouches noires et de castors.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Si vous croyez pouvoir cacher un Iroquois en France, détrompez-vous. On ne peut même pas faire oublier les gens qui nous servent.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

*Il s'est levé et a commencé à marcher de long en large dans le bureau du gouverneur.*

Je ne veux pas le cacher. Je vous dis que ces histoires d'Iroquois aux galères n'intéressent personne. Et il n'a pas l'air d'un forçat. Il aurait plutôt la tête d'un Barbare, comme cet Hannibal avec ses éléphants.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Méfiez-vous. Ce genre d'animal, quand il lui faut satisfaire à son orgueil ou à son envie, finit toujours par accuser ses maîtres, ou ses sauveurs.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

*Il jette un oeil sur les murs dénudés de la pièce.*

Même pas un portrait du roi sur vos murs!

**BRISAY DE DENONVILLE**

J'en avais un avec moi. Une tempête sur le bateau l'a réduit en bouillie. Et ne riez pas, monsieur le preneur de forts. Une présence invisible a quelquefois ses avantages.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Alors, profitons de son absence. Partagez-vous ses idées au sujet des Iroquois ?

**BRISAY DE DENONVILLE**

Vous demandez cela à un gouverneur qu'il a nommé.

**LE MOYNE D'IBERVILLE, *après un long silence***

Je ne partage pas les idées du pouvoir pour mettre fin aux attaques des Iroquois. Les faire mourir aux galères ne changera rien. C'est se battre contre des moulins à vent.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Vous oubliez à qui vous parlez. Je les ai faits, moi-même, prisonniers durant une campagne militaire que j'ai commandée en personne, et c'est moi qui les ai condamnés aux galères.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Vous-même en personne, Jacques-René de Brisay de Denonville de Montba...

**BRISAY DE DENONVILLE, *qui le coupe***

Ne vous moquez pas. Cela ne changera rien non plus aux décisions que j'ai prises, et à ce qu'on me laisse savoir, elles ont tout lieu de les rendre assez nerveux pour se battre entre eux, au lieu de venir nous massacrer à Québec.

**LE MOYNE D'IBERVILLE, *fier de son coup***

La loi du plus fort ne vous oblige pas à les dévorer tout crus. Avec de telles méthodes, dans vingt ans, dans trente ans, c'est nous qui serons pris entre l'arbre et l'écorce, devant une alliance des Anglais et des Indiens, au milieu de ce pays trop grand qui nous glissera sous les pieds, nous engloutira dans ses eaux...

**BRISAY DE DENONVILLE**

N'exagérez pas.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Il vaut mieux montrer patte blanche, comme on dit. Il n'est pas interdit non plus de faire la chattemite.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Ah! Le Moyne! Laissez les lapins et les chats, tranquilles.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Préférez-vous l'évangile ? *Que celui qui soit sans péché, lui lance la première pierre...* (Après un assez long silence.) Vous allez me retirer mon ambassade ? Qui enverrez-vous à ma place ?

**BRISAY DE DENONVILLE**

Ah! Voilà qui relève davantage de mon ressort, monsieur Le Moyne d'Iberville, comme on me dit que vous aimeriez qu'on vous nomme. Je vous rassure, et vous autorise toujours à partir. Tout frondeur que vous soyez, j'ai aussi de la suite dans les idées.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

*Soulagé, semble-t-il, il reprend place dans le fauteuil en bois, mais soudain...*

Je suis content de vous l'entendre dire, mais allez comprendre pourquoi, j'ai l'impression que ce sera inutile. Quelquefois, tout s'écroule comme un château de cartes. Je ne vous en ai pas encore parlé, mais je dois le faire. Je revois mon affaire, sur le fleuve, avec cette fille. J'espère que vous témoignerez, s'il le faut, que je ne vous ai pas ennuyé avec cette histoire. Tout ce que je veux, c'est faire la paix avec les Iroquois, assurer le commerce des fourrures, avant de régler mes histoires personnelles. Mais je ne peux les cacher plus longtemps. J'espère que vous voudrez bien m'en excuser...

**BRISAY DE DENONVILLE**

Je vous avouerai que votre silence, sur cette affaire, m'étonnait, et

m'étonne encore.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

J'ai peut-être... Non. J'ai trop confiance au bon sens des serviteurs de l'État, pour vous distraire avec des choses dont vous savez vous-même juger du degré de gravité, et bien sûr je vous remercie de votre discrétion.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Je vous en prie. C'est tout naturel. Me permettez-vous toutefois de prendre le risque de vous suggérer que vous faites aussi trop confiance à votre bonne fortune. Vous savez une chose ? Tout gouverneur général que je sois, ce n'est pas moi qui dispose des vrais pouvoirs dans la colonie. D'autres personnes ont le bras plus long, et un fils Le Moyne ne sera pas surpris d'apprendre que plusieurs marchands, sinon tous, tiennent à ce que ce soit vous, qui les représentiez à Versailles. Bien sûr, ce n'est pas à cause de votre esprit de charité ou de votre bon caractère, mais de votre spectaculaire... (*Le Moyne esquisse un geste de dénégation ou d'humilité, c'est selon.*) Non, non, non, tous s'entendent pour reconnaître que sans vous, les forts de la baie n'auraient sans doute pas été repris aux Anglais ou, en tout cas, pas si facilement ni si rapidement. Ce sont les marchands qui ont obtenu que je vous envoie dans les officines versaillaises. Vous comptez aussi parmi vos appuis le chevalier de Troyes, le commandant de l'expédition à la baie d'Hudson; l'hiver dernier, au fort Niagara, il n'a pas tari d'éloges à votre sujet. Vos frères aussi vous soutiennent, ce qui est tout naturel, Qui pourrait imaginer qu'il y eût des frictions dans votre famille, quand il s'agit de reprendre aux Anglais le commerce des fourrures...?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Personne, bien sûr. Aucun désaccord familial sur les fourrures. (Une

légère pause, et en souriant.) Sauf quand je parlais à Sainte-Hélène et Maricourt...

**BRISAY DE DENONVILLE**

Qui sont ces seigneurs inconnus...?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Mais ce sont mes frères, monseigneur... Sainte-Hélène, c'est Paul et Maricourt, c'est Jacques. Quand je parlais de pousser plus au nord, pour attaquer de nuit, par les grands froids, les autres forts des Anglais, plus haut dans la baie, ils n'aimaient pas du tout l'idée. Mais ça fera passer le temps plus vite, que je leur disais... Justement, en parlant de temps, mon bateau part demain, et les ordonnances qui demandent qu'on m'arrête, qui me défendent de quitter le pays, elles courent encore, monseigneur. On pourrait m'empêcher d'embarquer, monsieur le gouverneur...

**BRISAY DE DENONVILLE**

Demain, je demanderai aux hommes de justice de référer votre dossier au Conseil Souverain, qui siège dans deux jours. Mais attendez. Je prendrai des dispositions pour que les officiers du port vous laissent embarquer, sans autre forme de procès, comme dit notre ami La Fontaine. Je leur dirai que, advenant la circonstance où le Conseil ordonnerait d'exécuter sur-le-champ les ordonnances contre vous, on pourrait toujours arrêter le pendard de fuyard plus bas sur le fleuve, à Tadoussac... (*Le Moyne n'a pas ri au mot de pendard; le gouverneur s'est rembruni.*) Ce qu'on ne ferait pas, bien sûr. Mais aujourd'hui, il faut précipiter les choses. De toute façon, quand un homme recherché réussit à s'embarquer dans les brumes de novembre, l'imminence du danger qu'il représente pour les jeunes femmes diminue quelque peu, sinon devient nulle et non avenue. Cela est donc réglé. Vous en avez l'assurance.

*(Sur un ton de confiance amicale.)* Mais dites-moi, pour parler franc, avez-vous engrossé la fille ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Je viens de passer presque deux ans en pleine forêt ou au milieu des glaces, et je n'ai pas sauté sur la première venue en arrivant à Québec. Je n'ai jamais forcé une femme ni promis le mariage à quiconque.

**BRISAY DE DENONVILLE**

On a pourtant parlé d'une mademoiselle Pollet...

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Bien sûr, et il y en a d'autres, mais en Nouvelle-France, c'est comme en France, le mariage est une affaire de famille et pas le fait d'honorer une promesse faite à une jeune fille. Quant à Geneviève de Belestre et son bébé, s'il est vivant, et avant qu'on me demande ce que j'en ferai, je dis à vous et à qui veut l'entendre que je n'ai pas l'intention de les laisser mourir de faim. Mais le mariage n'est pas nécessaire pour autant.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Je retiens ces intentions de bonne volonté, qui faciliteront les choses quand vous reviendrez, le printemps prochain, en 88, car s'il est vrai qu'une fois parti, on vous oublie, la réciproque est également vraie. Une fois revenu, on ne vous lâche plus. Protester à l'avance de ses bons sentiments, ne peut donc pas nuire... *(Le Moyne s'est mis à marcher de long en large sous le plafond bas.)* Qu'y a--il encore ? Votre Iroquois ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE, qui s'arrête brusquement**

On oublie vite les absents, qu'ils soient iroquois ou français. Ce sera un peu la même chose pour lui.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Je ne comprends pas...

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Imaginer ou apprendre qu'un Iroquois a échappé aux galères, cela tient du scandale quand on raconte leurs atrocités d'aujourd'hui ou d'hier et qu'on croit de bonne guerre de leur mettre collier de fer au cou, chaînes aux mains, boulets aux pieds et les jeter dans les cales des navires, et c'est d'autant plus le cas, si vous les avez condamnés vous-même, mais en France ou sur le voilier ou même dans la colonie on oubliera vite les galères et l'étrange élargissement d'un supposé barbare, quand dans un appartement à Versailles il décrira avec moi l'état de la colonie et la pression des Anglais pour nous arracher le commerce des fourrures. S'il promet de convaincre sa tribu de résister aux armes qui viennent du sud, d'accepter un traité de paix, si nous leur en fournissons, nous, des armes et si nous arrêtons de les humilier, cela paraîtra à tout le monde une idée lumineuse. Et je vous jure mes grands dieux que l'Iroquois parlera encore mieux le français après un voyage en mer et quelques mois en France, ce qui est un plus, sinon une nécessité à Paris, vous le savez, si on veut qu'on nous prête un peu d'esprit, et cela convaincra les incrédules que la fréquentation des Sauvages n'est pas une chimère ni le fait des seuls jésuites missionnaires, et qu'on devrait les traiter avec les mêmes égards qu'on accorde aux ambassadeurs de chez le diable vauvert...

**BRISAY DE DENONVILLE, avec un sourire en coin**

Mépriseriez-vous par hasard les ambassadeurs de la Grande Porte ou ceux de la Moskovie, monsieur d'Iberville ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Je ne connais pas la Grande Porte, et si j'ai entendu parler de Moscou, je



ne connais pas ces gens-là. Je ne peux donc pas les mépriser. Mais j'ai la certitude qu'aucun d'entre eux, serait-il du pays des Ogres, ne serait mis aux fers dans le fond d'une cale, même après la plus belle boucherie militaire, si on apprenait qu'il représentait une chance, ne serait-ce que la plus infime, de procurer au royaume des territoires que l'Angleterre lui dispute, avec en prime des peuples qui depuis que le monde est monde ont envoyé des ambassades dans des territoires encore plus grands, qui mènent justement à la mer de l'ouest!

**BRISAY DE DENONVILLE**

Oh! vous savez, la mer de l'ouest...

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Oui, je sais, ça vous fatigue. Mais il faudrait au plus vite en faire un cheval de bataille, et y courir à cette mer de l'ouest, si on ne veut pas manquer le bateau.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Ai-je bien entendu ? Faire un *cheval de bataille*, de la mer de l'ouest ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE, *qui ignore l'ironie***

Eh! bien, j'ai de petites nouvelles pour vous. Pourquoi lever le nez encore et toujours sur la mer de l'ouest, cheval ou non ? Que de choses on a cru impossibles, que de pays on a découverts et que de mers inconnues on a traversées! Combien de campagnes chez les Iroquois d'où plusieurs sont revenus bredouilles, comme le gouverneur de La Barre, quand vous, vous avez réussi! On m'a appris, il y a peu, que durant votre expédition au lac Ontario, vous avez dévasté le territoire des Tsonnontouans, ce qui va les affaiblir pour plusieurs années... Je n'aime pas l'idée, mais vous avez eu raison. Il le fallait.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Vous êtes sincère, monsieur Le Moyne ? Si en dévastant leurs villages, je les ai matés pour quelques années, comme vous le dites par grande affabilité, il est impensable, quelques mois plus tard, que vous me demandiez d'accorder la liberté à l'un d'entre eux qui, lui, par miracle, s'en tirerait vivant. Vous voudriez qu'ils se relèvent plus rapidement, et vous ne procéderiez pas autrement.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Ils se relèveront de toute façon, et si nous et la France, leur vieille ennemie, nous les laissons à leur sort de vaincus, les Anglais se porteront à leur secours, et Dongan, le gouverneur de New York, ne se fera pas prier. Ils les rendront encore plus dangereux, en leur fournissant des armes. On ne le répétera jamais assez. Ils sont en train de les armer et de leur promettre mer et monde, s'ils attaquent nos alliés indiens jusque dans les territoires de chasse qui alimentent nos forts de la baie d'Hudson. Tous vos espions ont dû vous en informer. Dans deux mois, dans deux ans, les Iroquois seront à nos portes. Voulez-vous un autre massacre, mais cette fois dans la colonie même ?

**BRISAY DE DENONVILLE, *qui se lève***

Vous avez terminé, monsieur Le Moyne ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

*Par un geste ou en détournant la tête, il montre qu'il a compris qu'il est allé trop loin.*

Pardonnez, disons, ce manque de confiance en la protection que le Roi, et vous-même, accordent au Canada. Je ne saurais imaginer, bien sûr, que dans l'avenir on nous laisserait tout seuls arpenter nos forêts et nos champs de neige. Mais que voulez-vous que j'y fasse! Ce n'est que massacre après

massacre, et j'en suis au point où je me vois, un jour, en train de massacrer moi-même les Indiens, et sans doute que j'aimerais mieux...

**BRISAY DE DENONVILLE, *en se rassoyant***

Que voulez-vous dire...? Que d'autres le fassent pour vous ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Ce n'est pas ça. Je ne veux de massacre ni chez eux ni dans la colonie. Je n'ai pas l'habitude de... Je ne suis pas clair. Ne vaudrait-il pas mieux qu'on s'entende avec eux, non ? Mais je ne sais même pas plaider ma cause. Alors, quand il s'agit d'un autre et qu'en plus, je demande sa libération à celui qui l'a emmené en captivité et condamné aux galères... Quel imbécile, je fais.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Ne soyez pas si défaitiste. Votre cause, elle est déjà plaidée.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Oui... Mais cette ambassade, vous l'avez dit vous-même, je la dois aux marchands, qui ont su la plaider mieux que moi.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Vous voulez parler de cette mission ? Parlons-en. Ils l'ont plaidée, oui, avec des arguments chiffrés sur leurs grandes feuilles, tandis que vous, après la réussite de l'expédition, vous êtes resté là-bas une année de plus malgré la famine, le froid, et cela vous a gagné la confiance des officiers du roi. Nous savons que vous teniez à tout prix à ce que les forts restent français, nous savons aussi que vous avez su attirer les chasseurs indiens dans nos entrepôts. S'ils sont venus des alentours, comme des régions les plus éloignées, peut-être même de votre fameuse mer de l'ouest, pour vendre leurs fourrures, c'est qu'ils reconnaissent votre valeur, votre honnêteté.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

*L'air tout à coup abattu, il s'est approché de la fenêtre et sous le ton de la confiance...*

Monsieur le gouverneur, si je vous disais la triste vie que je mène depuis mon retour de la baie d'Hudson... Il y a trois jours, à Montréal, quand j'ai débarqué du canot avec mes frères, je n'avais rien; demain je dois m'embarquer pour La Rochelle, encore avec rien; je n'ai même pas eu le temps de passer chez mon oncle Le Ber, à Ville-Marie, prendre les habits de mon dernier voyage en mer.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Vous en achèterez ici.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Oui, j'en achèterai ici, mais je ne garde jamais rien avec moi. *(Denonville tire d'un tiroir une feuille de parchemin et prend une plume qu'il trempe avec lenteur dans un encrier qu'il a ouvert avec difficulté, parce que l'encre avait séché et que le couvercle était collé au rebord du vase en métal ou du pot de verre à l'intérieur... Le Moyne le regarde, fasciné.)* Pour tuer ou pour écrire, il faut rassembler des objets, sauf qu'avec les fusils et les canons, on en rejette les morceaux dans l'espace. Quand vous écrivez, vous puisez l'encre dans le flacon, et votre main inscrit des filets de cette encre dans un carré, un rectangle, qui l'encadre, l'empêche de s'écouler, de se perdre, la pacifie en quelque façon...

**BRISAY DE DENONVILLE**

Mais pourquoi y mêler fusils et canons ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Je vous regardais faire. Et cela m'est venu à l'esprit. *(Un temps.)* Je ne

sais pas.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Moi, je vous dirai ce que je veux écrire. Mais auparavant, deux ou trois questions, si vous permettez.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

À quel sujet?

**BRISAY DE DENONVILLE**

Au sujet de votre protégé. Est-il d'accord pour partir avec vous ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

*Il reprend place dans le fauteuil, et se tient plus droit, comme aux aguets.*

Oui, et il veut continuer à apprendre le français.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Sait-il qu'il sera toujours avec vous sur le bateau, comme durant le voyage en France ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Mais oui. Enfin, je crois bien. Et de mon côté, j'essaierai de parler un peu l'iroquois. Je le connais mal; c'est plus l'algonquin et le huron que j'ai pratiqués.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Que direz-vous à Seignelay, le secrétaire de la Marine, quand il vous verra avec lui ? Si bien entendu, vous vous présentez en compagnie de votre ami.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Bien sûr, que je serai avec lui. J'ai la presque conviction que cet homme est le fils de Charles Le Moyne.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Charles Le Moyne... Votre père ? Il serait son fils ? Ah! bon.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Durant l'année qui a précédé sa naissance, mon père s'est rendu en mission dans un village iroquois, au sud du lac Ontario, et c'était le village de sa mère, une Onontaguée.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Et alors ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

On ne peut pas se ressembler à ce point, si nous n'avons pas le même père. Et même s'il n'était pas mon demi-frère..., comment dire ? Quand je le vois, c'est moi que je vois, et je tiendrai toujours à savoir ce qu'il adviendra de lui, comme de moi.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Dites-moi, Le Moyne. Vous partiriez en voyage avec un de vos propres frères ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

*Avec une surprise non dissimulée, il se lève et arpente la pièce.*

Nous avons déjà beaucoup voyagé ensemble. Moi comme eux, nous ne savons faire que cela, canoter, marcher, monter à cheval, voyager quoi, si nous voulons mener une vie qui se tienne dans ce pays. Mais je ne me battrais pas pour partir en mer avec eux. Si cet Iroquois est fils de mon père, il est de cette sorte qui n'existe pas dans les vraies familles, sauf ailleurs parmi les hommes enracinés dans ce pays. N'oubliez pas que sa mère est onontaguée et, à la Marine, c'est de cela que je parlerai avec Seignelay. Cette tribu a toujours été notre alliée et vous avez compris, j'espère, qu'elle ne pouvait pas entrer en

guerre avec d'autres Iroquois, au moment de votre expédition contre les Tsonnontouans. Maintenant que les choses ont été mises au clair par vous et l'armée, eh! bien, c'est à son tour de faire pencher la balance de notre côté, et nous amener les Tsonnontouans, les Agniers, les Goioguins, les Oneyouts.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Je vous avouerai que pour le moment je n'ai pas envie d'élaborer des projets d'alliance avec aucun de nos honorables Sauvages. Ce qui me paraît embêtant, serait que ce prisonnier au noble cœur veuille se servir de vous pour plaider, à Versailles, la cause de ses frères aux galères.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Je ne connais pas tout ce qui se passe dans sa tête. Il ne m'a rien demandé. On a parlé de mon père, de lui, de moi. Mais je ne doute point qu'il soit aussi comme les autres Iroquois. Quelquefois, il faut s'en méfier, ne pas aller trop vite.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Heureux de vous l'entendre dire...

**LE MOYNE D'IBERVILLE, *qui élude la remarque***

Mais si à Versailles, on accepte ou si du moins, on voit d'un bon oeil son plaidoyer pour la paix avec les Iroquois, il me semble que la question des galères serait réglée, sans plaidoiries avec la procédure, les significations et tout le bataclan.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Pour montrer tant d'assurance dans vos projets de paix, je ne sais quel oracle vous avez consulté, monsieur Le Moyne. Nous ne savons même pas, si nous obtiendrons un seul des navires que les marchands réclament. À cor et à cri.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

*Plus calme, il se rassoit, l'air pensif.*

Je ne sais pas si vous accepterez de m'en parler. J'espère ne pas vous blesser, et je vous assure que cela restera entre nous... Étiez-vous d'accord pour qu'on les envoie aux galères ?

**BRISAY DE DENONVILLE**

Je vous répète que je n'exécutais pas mes propres ordres, mais ceux du roi.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

J'aurais fait comme vous, vous savez. J'aurais obéi aux ordres.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Et je n'attends pas votre permission ou votre opinion à ce sujet.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Ah!... Je sais. Je ne sais pas plaider ce genre de choses. À force de vouloir éviter les malentendus, j'en crée d'autres.

*Le gouverneur tire sur le cordon d'une sonnette, et demande au valet qui arrive, de faire du feu, de fermer la fenêtre. Un moment de flottement.*

**BRISAY DE DENONVILLE**

De mon côté, monsieur Le Moyne, vous me pardonnerez mon insistance, en revenant sur les ambiguïtés que laisserait planer sur vos projets et disons, sur votre façon de vivre, votre voyage avec un Iroquois. Et cela, non seulement chez les Français, mais aussi chez les Sauvages.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Que je reste à Montréal, ou que je fasse plaisir à une fille qui vit comme les Sauvages, ou que je m'enfonce des hivers complets dans les glaces, il y a toujours quelqu'un pour dire que je n'ai pas de religion, sinon celle des fourrures et de la mer... Pour dire que je ne sais pas vivre, pour dire que je ne



pense qu'à l'argent, à mon plaisir. J'ai fini par m'y habituer. Quant aux Sauvages, je suis tranquille, ils ne diront rien. Je les connais. Ils veulent eux aussi en savoir plus, en posséder toujours plus. Pour eux, voyager avec un Français, c'est pas plus bête que de vendre des fourrures, qui ne sont que des peaux de bêtes. Ils veulent voir du pays, comme on dit. (*Un temps.*) Ils sont plutôt comme nous, vous savez.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Mais ils sont nos ennemis... Ils sont vos ennemis, monsieur Le Moyne. Se lier d'amitié avec vous, c'est faire alliance avec l'ennemi, trahir sa tribu. Ils se sont déjà assez vengés sur nos alliés hurons ou algonquins, vous ne pensez pas ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Je sais tout ça. Mais à force de voir les tribus comme des pions sur un damier en train de jouer le grand jeu des alliances, on oublie qu'elles vivent, été comme hiver, en forêt, dans l'eau ou sur la glace... L'échiquier est très vite perdu de vue, quand la pluie leur tombe dessus ou que des remous, des coups de vent tourment le canot en bourrique.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Vous aimez parler latin, monsieur Le Moyne...?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Mes frères parlent de mes épîtres... Au fond, j'essaie de vous dire qu'on ne connaît pas assez leur façon de mener la guerre, et surtout de l'éviter. Quand ils laissent un prisonnier disparaître dans la nature, c'est qu'ils ont reçu des présents en échange ou ils savent qu'aux prochaines lunes, ils en tireront un avantage. Et après tout, c'est comme en Europe, non ? Et si mon Sauvage se fait libérer, ils sauront qu'il s'est engagé à négocier une paix, une alliance;

s'ils en doutent, il ira lui-même leur dire, et ils trouveront naturel que pour revoir ses frères aux galères, obtenir leur grâce, il était prêt à tout.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Même à partager la cabine de Pierre Le Moyne...?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

J'en ai entendu d'autres, monsieur Denonville. Et qui vous parle de cabine dans nos coches de mer ?

**BRISAY DE DENONVILLE**

On trouve des capitaines astucieux qui, en moins de deux, vous transforment un placard en alcôve doublée de rideaux, avec vue sur la mer.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

En tout cas, ça se partage mieux que les odeurs étouffantes et le côté fosse commune dans la chambrée des matelots. Mais l'important est d'accorder à mon prisonnier des avantages qu'aucun autre Iroquois n'a l'air de trouver, du moins ces jours-ci, chez les marchands du sud. À moins que Dongan, à New York...

**BRISAY DE DENONVILLE**

*Il avait commencé à écrire, et relève sa plume.*

Oui, Dongan... Mais New York n'est qu'une bourgade. Quant à vous, monsieur le fils de Charles Le Moyne, on jaspera. Croyez-moi. On jaspera.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Laissez-les jaser.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Beaucoup jaseront. En France. Et ici, dans la colonie, vos nombreux frères n'aimeront pas ce qu'on dira du militaire pirate. Il est capable d'envahir à lui seul trois forts anglais, de les conquérir, mais aussi prêt à voyager avec un

Iroquois, un allié des Anglais. Et cela, parce que dans la cour d'une prison, monsieur a été tourmenté du désir de vivre avec lui, le connaître à fond!

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Vous vous moquez...

**BRISAY DE DENONVILLE**

Non pas. J'admire votre détermination, tout en vous prévenant des moqueries dont vous serez l'objet, et ces moqueries, vous le savez, iront jusqu'à l'incrédulité pure et simple.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

*Il retourne vers la fenêtre.*

Alors, qu'on se moque. Cela me fait ni chaud ni froid. Mais enfin! Je n'ai rien inventé. Mon père lui-même a dit qu'il m'avait vu dans son visage, et je n'ai pas rêvé, non plus, quand je me suis retrouvé dans sa figure, ses gestes, tout en pensant que c'étaient ceux que mon père m'avait toujours vu faire. Peu d'êtres humains, sinon personne, peut se vanter de découvrir son propre corps, son visage, ses bras, ses jambes en mouvement devant soi. Il n'y a rien d'extraordinaire ou de diabolique, à ce que je veuille connaître la vie de cet homme. (*Denonville s'est remis à écrire.*) Est-ce que vous m'écoutez ?

**BRISAY DE DENONVILLE**

Mais si, mais si, je vous écoute. Vous parlez comme les mystiques.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Les mystiques! Ah! bon... Et pourquoi pas ? Mais je ne me trouve pas mystique pour un sou, même si mon enfance à Ville-Marie a été nourrie d'histoires de mystiques, entouré que j'étais de gens qui en avaient connu. Devenu plus vieux, j'en ai rencontré de ces hommes dont je ne savais dire pourquoi ils me paraissaient si étranges. Sans doute qu'ils étaient des

mystiques, ces hommes en arrêt devant des arbres, ou tout nus au lever du soleil, dans le courant des rivières, ou à genoux, bandés comme des étalons, pâmés devant je ne sais quoi, et personne n'osait rire d'eux.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Vous seriez l'un de ces mystiques ?

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Mais non! Pas du tout. Vous n'avez pas compris. Je ne parle pas de moi. Je dis simplement que les gens qu'on dit mystiques ne sont pas toujours à genoux devant Dieu. Il y en a d'autres, aussi mystiques en leur genre, qui attendent quelque chose pendant des jours et des jours, qui restent ébahis, comme subjugués, devant ce qu'ils ne comprennent pas.

**BRISAY DE DENONVILLE , *un peu goguenard***

C'est ce que je disais. Vous êtes ce genre de mystique. Mais Le Moyne, vous devriez craindre de vous mystifier vous-même avec un homme qui vous est inconnu.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Comment ça, inconnu ? Mon père a reconnu mes yeux, dès qu'il l'a vu.

**BRISAY DE DENONVILLE**

Je veux bien, mais alors méfiez-vous de votre père, comme de vous. Les reflets qu'on voit dans les miroirs, sont toujours troubles.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Je n'oserai pas dire que vous avez de mauvais miroirs. Mais cet Iroquois et moi, c'est plus que le reflet d'une image dans un vieux miroir. Je m'y retrouve aussi clair et net que dans l'eau d'un lac au coucher du soleil, et au risque de vous surprendre davantage, sinon de vous scandaliser, j'y vois une image, une sorte d'esprit... Il saurait tout sur moi, tout en étant moi, et cet

image n'est pas couchée au fond d'un lac. Non, elle se tient droite et marche devant moi, près de moi.

**BRISAY DE DENONVILLE**

*Il ajoute son paraphe au bas du texte*

Attention, monsieur d'Iberville. Les mystiques s'oublient devant Dieu. Dieu envahit leur pensée. Tandis que pour vous, il n'y aurait rien d'autre que votre image. Il se pourrait que vous preniez plaisir à ne voir que vous-même... (*Il lui tend le parchemin.*) C'est l'ordre de relâcher le prisonnier iroquois. Je l'envoie sous votre garde, vous, le commandant des forts de la baie d'Hudson, plaider la cause de ses frères aux galères et celle de la paix avec les cantons iroquois. À charge bien sûr, pour le ministre, de le remettre aux fers s'il juge les prétentions d'icelui, ridicules et non crédibles. Et je vous en adjure, Pierre Le Moyne. Qu'il soit très clair dans votre esprit que je consens à vous satisfaire, parce que vous me donnez l'assurance que votre Sauvage, qui me semble un fin politique, agit de son plein gré et ne cède aux pressions d'aucun chef tsonnontouan, onontagué ou de quelque autre tribu iroquoise, pour aller dans les ministères de Versailles montrer son allure et son beau visage.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Tout cela devient bien officiel...

**BRISAY DE DENONVILLE**

Vous avez demandé au gouverneur de la Nouvelle-France, monsieur d'Iberville, que la libération de votre ami soit officielle.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Monsieur le gouverneur, je tiens donc à vous assurer que cet Iroquois convaincra le secrétaire de la Marine, de la pureté de ses intentions et, d'autre

part, que les conditions qu'il obtiendra du pouvoir royal pour l'avenir de la paix au Canada, le couvriront du côté de ses frères de race.

*Tous les deux sont debout. Il faut prendre congé.*

**BRISAY DE DENONVILLE**

N'oubliez surtout pas le but ultime de votre ambassade, qui est de demander des navires de gros tonnage pour récupérer les fourrures bloquées dans les forts de la baie d'Hudson et défendre iceux des menées des marchands anglais. Tout le reste, mon cher, est affaire de silence, ou de mystique. Je vous souhaite de vous en tirer, l'un et l'autre, sans trop d'ennuis.

**LE MOYNE D'IBERVILLE**

Tout plutôt que de croupir dans les galères...

**BRISAY DE DENONVILLE**

Sans avoir son image devant soi...

---